

MEMOIRE SYMPTOME
UN CORPS PARTAGE

Jenna Laurent

mémoire
ESAA
2016



Rien ne se fixe.
Tout n'est qu'interprétation,
Réinterprétation de nos perceptions.
Jouons-nous des apparences.

Il s'agirait ici de matérialiser la mémoire, une mémoire subjective, revêtant plusieurs degrés de vérités. De mener une réflexion sur la perception corporelle à travers le temps. Une expérience visuelle, un effacement psychique et matériel.

Entrer en contact avec le monde extérieur qui nous entoure, avec le seul outil que nous avons tous : les filtres de nos sens et de notre entendement.

L'anatomie d'un souvenir se déroulerait ainsi :

On peut enlever un calque dans un souvenir,

Ajuster une ambiance, rajouter une personne.

Augmenter un autre détail ou au contraire l'atténuer,

Au grès de notre inconscient, subconscient...

Si il en manque un on ne le verra pas,

Si il y en a un de plus on ne le verra pas non plus la différence.

Ce calque est assimilable à une surface d'eau,

Séparation silencieuse, la respiration n'est plus, le temps non plus.

C'est un autre temps, le temps de la narration.

Comme si il y avait plusieurs couches à l'image, une profondeur, chaque calque rendrait la perception de celle-ci différente. Peut-être un peu plus floue, un peu plus vraie.

Prendrez-vous un morceau de Madeleine ? La saveur de ce morceau de réel emplit d'affecte. L'essence de ce moment là deviendrait alors *une image folle frottée de réel*. Une sorte de photographie mentale : « une hallucination tempérée, en quelques sorte, modeste, partagée (d'un côté « ce n'est pas là », de l'autre « mais cela a bien été) ». ¹

¹ Roland Barthes,
La Chambre claire

L'oeil d'une dame âgée apparaît. Elle relate ce qui semble être son passé. Celle-ci s'applique à des exercices de mémorisation et de mnémotechnique. Ce qu'elle va vous dire, elle ne se souviendra plus de l'avoir dit demain.

Ceci pourrait être le début d'un roman, le fragment d'une vie. Ceci est peut-être une histoire inventée, où je vous dirais que tout ceci n'existe pas. J'aurais pu vous raconter dans un long prologue le personnage qu'elle aurait pu être, qu'elle a passé son enfance chez les soeurs dans un couvent, qu'elle a ensuite rencontré un homme près de Lyon et qu'ils se sont mariés au Congo où elle aurait trouvé l'Afrique « très charmant ». Puis de longues discussions, de voyages dont elle ne se souvenait plus mais qu'elle voulait bien raconter et répéter à partir d'anciens écrits et que j'aurais bien voulu vous transmettre. Mais qui croire ? Et à quoi bon ? Au de-là du récit de sa vie, c'est un voyage dans sa tête, une boucle face à la mer, lieu cher à son coeur.

Ce que vous voyez à la surface de l'eau serait une image de mémoire, une image prête à être développée, fixée. Mais il n'y a qu'un seul bac. Le bac à fixer n'existe pas vraiment dans la tête de cette dame, il est abîmée, voué à s'effacer lui-même.

Ce qui est projeté sur l'écran d'eau est à la fois une vision intérieure, et une perception de l'extérieur.

L'image se révèle puis disparaît, elle ne se fixe pas.

Deux yeux représentés par les deux objectifs des caméras, c'est une tête, une tête renversée (Vidéo Mémoire Symptôme).

Elle tente de prendre le contrôle sur ce temps visuel qui défile sans cesse devant ces yeux. Ces images fuyantes, elle décide de les attraper.

Comme disais Foucault : « ma tête : quelle étrange caverne ouverte sur le monde extérieur par deux fenêtres, deux ouvertures, j'en suis sûr, puisque je les vois dans le miroir; et puis, je peux fermer l'une ou l'autre séparément. Et pourtant, il n'y en a qu'une seule, de ces ouvertures, car je ne vois devant moi qu'un seul paysage, continu, sans cloison ni coupure. Et dans cette tête, comment est-ce que les choses se passent ? Eh bien, les choses viennent se loger en elle. Elles y entrent – et ça, je suis bien sûr que les choses entrent dans ma tête quand je regarde, puisque le soleil, quand il est trop fort et m'éblouit, va déchirer jusqu'au fond de mon cerveau –, et pourtant ces choses qui entrent dans ma tête demeurent bien à l'extérieur, puisque je les vois devant moi et que, pour les rejoindre, je dois m'avancer à mon tour. »¹

¹ Michel Foucault, enregistrement *L'utopie du corps* (Radio Feature, 1966)

Ce mémoire est composé de deux parties : une vidéo et un écrit ; une vidéo témoin, une mémoire vivante où le narrateur, la dame âgée d'un geste chorégraphique (les mains dans le bac photographique), narre ses souvenirs.



Ce matin vous avez vu dans la rue une affiche où il y avait écrit : *Numérisez vos souvenirs*.

Et vous ? Avez-vous numérisé vos souvenirs de l'été dernier ? Sur une clé USB, une carte mémoire, un disque dur, graver sur un cd ou en ligne sur un réseau social peut-être. Et vous vous souvenez de votre ordinateur qui a cramé et où tous vos fichiers, dossiers se sont envolés... Et tous ses déplacements de supports qui ne font que fragiliser ses images numérisées qui ne deviennent que la copie de la copie d'un vieux souvenir que vous avez peut-être délaissé vous-même. Le statut de la mémoire a changé comme l'indique Milad Doueïhi lors de la conférence *L'oubli numérique - Eblouis par l'oubli* pour le Nouveau Festival en 2014 ; Le théoricien de religion et de la culture numérique se questionne sur « le statut de ses souvenirs numérisés et si ceux-ci peuvent toujours avoir le statut de souvenir et éviter le risque de l'oubli malgré qu'ils soient déjà en forme numérique. »¹

¹ Milad Doueïhi,
conférence *L'oubli
numérique - Eblouis
par l'oubli*

Ou peut-être faites-vous parti de ceux qui font confiance à leur tête, pour profiter de l'instant, du réel à travers ses propres yeux et non ceux d'un appareil photo ou autre caméra, écrans. Mais à force de vouloir tout conserver, nous ne faisons qu'accentuer cet oubli.

Peut-on stoker un souvenir, comme on range un vieux manteau que l'on ressort quand nous voulons ? Dans une boîte ? Une armoire bien rangée ?

Antoine Roquentin, le personnage de Sartre dans le roman *La Nausée* se demandait : « Où donc conserverais-je le mien ? On ne met pas son passé dans sa poche ; il faut avoir une maison pour l'y ranger. » Mais celui-ci ne possède que son corps : « un homme tout seul, avec son seul corps, ne peut pas arrêter les souvenirs ; ils lui passent à travers. » ¹

¹ Jean Paul Sartre,
La Nausée

Peut-être que cela passe-t-il d'une certaine manière à travers ou devant les yeux ? Ce serait ça ce qu'on appelle une image mentale, une *impression visuelle*, une image de mémoire. Nous savons la supériorité de la vue sur les autres sens et le pouvoir de la mémoire visuelle dans l'apprentissage.

Une image mentale que chacun pourrait reconstruire par la remémoration. En effet Jacques Aumont, dans son livre intitulé *L'image*, décrit l'instrument de remémoration par l'image grâce à un *schéma perceptif* une faculté à « utiliser toutes les capacités du système visuel, et notamment ses capacités d'organisation de la réalité - et à les confronter aux données iconiques précédemment rencontrées, stockées en mémoire sous forme de schématique. » ²

² Jacques Aumont,
L'image

Toute l'intrigue de *La Jetée* de Chris Marker passe par les yeux d'un prisonnier forcé de voyager dans le temps, le passé mais aussi le futur, car celui-ci est doué « d'images mentales très fortes » ³. Plongé dans un état de veille et de rêve, un bandeau sur les yeux reliés à une machine, le personnage revisite le passé et recherche le visage de cette jeune femme, comme s'il cherchait sur les photographies d'un album. A travers ses yeux perdure une vision qu'il recherche, une image sur la rétine, un effet durant lequel la sensation de la vue persiste.

³ Chris Marker,
La Jetée

Le physicien Patrice D'Arcy au XVIII^e siècle a réalisé de multiples expériences afin de déterminer la durée des ces impressions lumineuses ; qu'il estima à 1/7^eme de seconde. Au siècle suivant Joseph Plateau, physicien et mathématicien reprit ces recherches et écrit en 1827, *La Correspondance mathématique et physique* : « Cette impression qui dure encore quelque temps après la disparition de l'objet, ne s'évanouit pas elle-même instantanément ; il est plus probable qu'elle décroît graduellement jusqu'à devenir nulle »¹.

¹ Laurent Mannoni,
Le grand art de la lumière et de l'ombre

Ainsi l'image ne durerait que 1/3 de seconde à travers nous avant de s'échapper et de laisser derrière elle cette impression visuelle avant de passer dans l'oubli.

Au début du film de *La Jetée*, le narrateur nous dit :

² Chris Marker,
La Jetée

« Rien ne distingue les souvenirs des autres moments : ce n'est que plus tard qu'ils se font reconnaître, à leurs cicatrices. »²

Le souvenir ne serait tout d'abord par reconnaissable en tant que tel mais surtout laisserait une marque, une cicatrice qui ne s'effacerait pas et qui nous permettrait de trouver un sens plus tard. Jacques Aumont, critique et universitaire, lors de la conférence *L'absence et l'oubli*, évoque l'idée d'être frapper d'oubli, pour reprendre ses mots : « Je frappe d'oubli quelque chose »³. Quant à Gilles Deleuze, le philosophe utilise le verbe *forcer* dans son livre *Proust et les signes* : ses « impressions qui nous forcent à regarder, des rencontres qui nous forcent à interpréter, des expressions qui nous forcent à penser »⁴ et nous forcerait ainsi à en chercher le sens, à l'interpréter. Deleuze discerne la mémoire volontaire de la mémoire involontaire. Selon lui, la mémoire volontaire viendrait trop tard car celle-ci ne serait pas capable de sélectionner les souvenirs à garder. La mémoire involontaire se déclencherait grâce aux signes sensibles ; Proust cité par Deleuze : « Je n'avais pas été chercher les deux pavés de la cour où j'avais buté. Mais justement la façon fortuite, inévitable dont la sensation avait été rencontrée contrôlait la vérité d'un passé qu'elle ressuscitait, des images qu'elle déclenchait ».⁵

³ Jacques Aumont,
conférence, Nouveau Festival

⁴ et ⁵ Gilles Deleuze,
Proust et les signes

Le souvenir d'un moment passé serait déclenché par ses signes sensibles qui pourraient être : « qu'un bruit, qu'une odeur, déjà entendu et respirée jadis le soient de nouveau, à la fois dans le présent et dans le passé »¹.

¹ Proust,
Temps retrouvé

Use-t-on un souvenir, à force d'y penser ?

Le ressortir de la mémoire, le réactualiser chaque jour que l'on y pense, le fragilise-t-il? S'effrite-t-il peut-être, que petit à petit un détail de ce moment, s'atténue, se transforme ? Serait-il possible d'oublier à force de penser ?

Sartre indique la possibilité que l'on puisse « user un souvenir » : « Celles-là (histoires vivantes) je les évoque avec précaution, quelquefois, pas trop souvent, de peur de les user. J'en pêche une, je revois le décor, les personnages, les attitudes. Tout à coup, je m'arrête : j'ai senti une usure, j'ai vu pointer un mot sous la trame des sensations. Ce mot-là, je devine qu'il va bientôt prendre la place de plusieurs images que j'aime. Aussitôt je m'arrête, je pense vite à autre chose ; je ne veux pas fatiguer mes souvenirs. En vain ; la prochaine fois que je les évoquerai, une bonne partie s'en sera figée »³.

³ Jean Paul Sartre,
La Nausée

Ce serait ça le symptôme. Le Symptôme de mémoire, marqué par l'absence, la perte, un vaste espace rempli d'échos. C'est quelque chose que l'on ne voit pas vraiment, il apparaît, disparaît.

Vous le ressentez aussi parfois, alors dans le doute pour être sûr, vous regardez sur internet et tapez dans le moteur de recherche et vous lisez : En médecine un symptôme en grec signifie : « rencontrer » et « accident ». Et donc à l'origine de : « ce qui survient ensemble »¹. La manifestation d'un état, un état des choses : un signe. D'un point de vue étymologique, le mot grec « signe » aurait un lien de parenté avec le mot « symptôme ». Alors il faudrait décrypter et interpréter vos sensations comme des signes. Selon Deleuze : « Tout symptôme est une parole, mais d'abord toutes les paroles sont des symptômes »².

Vous lisez les conseils à suivre : « Pour reconnaître un symptôme de perte de mémoire, voici quelques conseils. Découvrez aussi quelques solutions pratiques pour y remédier...

- Pour éviter une désorientation temporo-spatiale, habitez-vous à nommer à voix haute les lieux où vous vous trouvez.
- Au réveil, pensez aussi à vous souvenir de la date du jour. De cette manière, vous vous construisez des repères spatio-temporels.
- Apprenez à déstresser pour conserver vos facultés cognitives. Une heure par jour, réservez-vous donc un moment à ne rien faire. »³

¹ Wikipédia, définition

² Gilles Deleuze, *Proust et les signes*

³ tout-sur-la-mémoire.com

Pensez à un lieu, votre chambre ou la maison où vous avez passé votre enfance, un endroit que vous avez découvert lors d'un voyage ou même imaginaire. Un espace assez grand avec des coins et des recoins pouvant contenir autant de détails que vous le souhaitez. Pensez à un locus dans lequel ranger, déposer, ce que vous voulez vous rappeler sous formes d'images, de signes distinctifs ou de symboles. Des lieux que l'on parcourt comme on récite son texte.

Cela pourrait être votre musée préféré. Tout comme dans *La Jetée* où le narrateur rencontre la jeune femme, entre les statues antiques morcelées : « D'autres images se présentent, se mêlent dans un musée qui est peut-être celui de sa mémoire. »¹

¹ Chris Marker,
La Jetée

Les premiers théoriciens distinguaient la mémoire artificielle qui constituait une écriture intérieure, ils imaginèrent un lieu de mémoire. Ceux-ci doivent être « réels », inspirés de lieux mémorisés au cours de voyage dans des édifices, les plus efficaces seraient des lieux « solennels et rares » comme par exemple des Eglises. Les théoriciens indiquent des règles pour le choix de ces lieux :

1) Endroit tranquille pour éviter de troubler l'intense concentration nécessaire à la mémorisation.

2) Pas trop semblables (éviter les entrecolonnements identiques et trop nombreux)

3) Lieux proportionnels aux images qu'ils doivent contenir

4) Ni trop éclairé, ni trop obscur

5) Chaque lieu doit être séparé par des intervalles modérés, environ une dizaine de mètres.

Ces théories présupposent que chaque individu possède son propre lieu.²

² inspiré de lectures de Frances A. Yates, *L'art de la mémoire*

Tout au long de sa vie, Chris Marker n'a cessé de questionner sa mémoire personnelle et la mémoire collective. Il a créé en 1997 un CD-ROM intitulé *Immemory* qu'il présente comme la « visite guidée d'une mémoire ».

Il écrit dans son texte *Immemory* et évoque l'idée d'établir *la Géographie* mentale récoltée de « photos prises par hasard, des cartes postales choisies selon l'humeur du moment, à partir d'une certaine quantité commencent à dessiner un itinéraire, à cartographier le pays imaginaire qui s'étend au dedans de nous. » Ce programme y propose sa propre navigation aléatoire, à travers plusieurs territoires propre au cinéaste : la photographie, la guerre, le cinéma, la mémoire... il considère : « les fragments d'une mémoire en termes de géographie. » (...) De cette mémoire nous pourrions dessiner la carte »².

² Chris Marker, *Immemory*

Le temps est ce que nous avons de plus réel, il est un cadre essentiel par lequel nous appréhendons le monde. Serait-il possible que le temps devienne une illusion subjective ?

Dans le film *La Jetée*, le narrateur évoque :

« Dans ce monde sans date »

« Le temps s'enroule à nouveau, L'instant repasse »

Ou encore :

« Avec quelque part en lui,

Le souvenir d'un temps deux fois vécu » ¹

¹ Chris Marker,
La Jetée

Le cinéaste Chris Marker démontre la possibilité photographique de créer *un écrasement du Temps*². Toute la structure du film en elle-même en étant un photo-roman, un voyage mental d'une photographie à l'autre, sans véritable soucis de chronologie, une navigation dans le temps par la mémoire. La photographie pourtant porteur de véricité de « *ça a été* » ici devient l'empreinte d'une image de fiction qui demande à être lue, à être raconté.

² Roland Barthes,
La Chambre claire

La mémoire pourrait-elle être soumise à ce que Roland Barthes appelle *Le Vertige du Temps écrasé* ?

Car nous le savons la mémoire mais surtout le passé existe en nous de façon fragmentée. Notre mémoire vogue d'un actuel présent à un actuel passé, des bribes d'images, des morceaux d'affects, se recomposant et se superposant dès que nous faisons appelle à notre mémoire involontaire telle que la nomme Deleuze.

Comme une juxtaposition de temporalités, de sensations anciennes superposées à des sensations actuelles et s'étendant sur plusieurs époques. Ce temps écrasé, juxtaposé de multiples couches d'épaisseurs.

¹ Roland Barthes,
La Chambre claire

Il est arrivé ce moment, où face à cette photographie, le corps doit se ressembler, s'identifier. Se reconnaître à l'image à laquelle vous vous étiez fait d'appartenir ; Et même habitué durant toutes ces années. Mais étrangement aujourd'hui ce n'est plus le cas. « C'est « moi » qui ne coïncide jamais avec mon image »¹ comme l'indique Roland Barthes. Alors vous vous refaites tirer le portrait sous un angle différent, correspondant à celui que vous voulez renvoyer aux autres.

Mais vous n'êtes plus sûr... Peut-être que c'est ça, se reconnaître, ne plus se reconnaître. Peut-être que dans votre sommeil, vous êtes vous plongé dans le fleuve de l'oubli, où les âmes du mythe d'Er, s'y sont arrêtées après avoir traversé la plaine de Léthé. Pour y boire cette eau qui leur fait oublier le souvenir de leur vie passée. Mais ce n'était qu'un rêve. Et pourtant ce matin vous vous regardez dans le miroir de votre salle de bain avec plus d'insistance, à la recherche de ce que vous êtes.

Le miroir devient outil d'identification, une façon de se définir à travers lui. Être sûr que l'on est là.

Comme Antoine Roquentin, le personnage principal de Sartre dans *la Nausée* se questionne sur son reflet : « Si tu te regardes trop longtemps dans la glace, tu y verras un singe." J'ai du me regarder encore trop longtemps : ce que je vois est bien au-dessous d'un singe, à la lisière du monde végétal, au niveau des polypes. »²

³ Jean Paul Sartre,
La Nausée

Il existe plusieurs types de miroirs : le miroir commun, une simple surface plane réfléchissante qui vous renvoie votre propre image renversée, et le miroir non-renversant connu sous le nom de « true-mirror » composé de deux surfaces qui se rencontrent, formant un angle à 90°. Ce dernier renvoie l'image de vous telle que les autres la perçoivent. Mais celui-ci est très rare.

Il existe également le miroir de Claude Lorrain, appelé miroir noir, un miroir convexe réputé pour être démoniaque et qui suscite peurs et croyances de forces surnaturelles. Si l'on croit ses dires le miroir noir pouvait réfléchir l'image des démons intérieurs à son utilisateur.

De plus quand le regard de celui qui se perd dedans comme absorbé, décroché de la réalité, serait même plongé dans un léger état d'hypnose. Il est pourtant un véritable outil de perception optique pour les peintres du XIXème siècle. Ceux-ci devaient tourner le dos au sujet choisi, afin d'utiliser cet outil. Arnaud Maillet dans son livre *Le Miroir noir*, l'instrument dans sa capacité à fixer une image car il fallait se méfier des reflets changeants et resté tout de même une « vision de l'imagination »¹. De plus le miroir noir réduirait le paysage qu'il reflète à l'échelle humaine, une mise à distance à taille de la main et permettrait donc la prise de conscience du corps, car faisant partie intégrante par sa position spatiale.

¹ Arnaud Maillet,
Le Miroir noir

Dans le programme *Immemory* de Chris Marker, le cinéaste nous montre la photographie en noir et blanc de l'oncle Anton, on y distingue des arbres sur le lit d'une rivière et à peine ce qui ressemble à une silhouette avec annoté en dessous « Ici oncle Anton n'est identifiable que.. » et à la photo suivante « ..par son reflet »² montrant son reflet dans l'eau mise en évidence.

² Chris Marker,
Immemory texte

¹Roland Barthes,
La Chambre claire

Malgré ces multiples outils d'identifications, nous sommes toujours dans une certaine incapacité à se voir vraiment. Etant dans une perpétuelle recherche de ce que l'on pourrait être. Nous nous débattons avec des images « partiellement vraies, et donc totalement fausses »¹. Le fragment entretient une forme de vérité selon Barthes qui ne reconnaît sur ces photographies sa mère « que par morceaux ».

Ce reflet nous ferait sentir cette angoisse fondamentale de notre existence tragique et nous ramènerait de plein fouet à l'effroi de cette fin, l'inévitable limitation de notre existence. Pourtant nous restons toujours face à cette impossibilité de voir notre propre mort.

Comment passer outre ?

Ne plus y penser ?

Ou simplement nier ?

Toute l'intrigue de *La Jetée*, par le choix du médium photographique et le contenu de l'histoire, Chris Marker ne cesse de nous confirmer l'impossibilité de voir la mort mais aussi de voir sa propre mort. Le personnage est en effet dans un état de déséquilibre, un état de veille entre le rêve et la mort. Celui-ci meurt à travers les yeux de la jeune femme qu'il recherche.

Proust cité par Deleuze : « Quand nous imaginons que nous serons encore assez vivant pour voir la tête que feront ceux qui nous auront perdu »². Pourtant quand une image, un souvenir se présente à vous, vous éprouvez *cette joie du temps retrouvé*, en effet Deleuze se demande d'où vient cette « Joie si puissante qu'elle suffit à nous rendre la mort indifférente »³.

² et ³ Gilles Deleuze,
Proust et les signes



A même cette surface d'eau, la perception est trouble, les mots se cherchent. La vieille dame caresse l'horizon et tente de rendre plus lisible le paysage de sa mémoire. Elle dépeint une réalité particulière qui n'est peut-être qu'une illusion. Serait-ce un vague souvenir de plusieurs vacances d'étés confondus, un épisode passé à la télé cet après-midi là... ou une image fugitive de ce temps originel ? L'histoire est dénaturée.

Il transparait un imaginaire à s'y m'éprendre rempli d'échos du réel. Avant elle avait à faire avec la réalité et le réel. Elle distinguait l'un et l'autre. Mais se pourrait-il que sa réalité devienne exclusivement le récit qu'elle s'en fait ? Et que petit à petit le réel s'ameuise ?

Jacques Aumont évoque les notions de la fiction et ses limites dans le cinéma dans son dernier livre *Limites de la fiction*. Pour la définir : la fiction est un artefact, une invention parfois sous forme de récit. La fiction ressemble très fortement à une production mentale. Mais que se passe-t-il quand la fiction naissante n'est pas volontaire, qu'elle devient au de-là des théories sur la mémoire de Deleuze, un phénomène inconscient lié à un état mental, un symptôme. Où celui-ci prendrait le dessus d'une certaine manière. Et où votre imaginaire deviendrait la seule façon dont vous vous racontez le monde.

La fiction deviendrait alors une vérité et un outil pour se repérer dans le monde tel qu'il est aujourd'hui.

Cependant une œuvre de fiction est plus certaine que la réalité, car l'œuvre de fiction est produite délibérément et donc on ne peut s'y tromper, on s'y laisse transporter tout en sachant que c'est faux. Alors que nous sommes toujours apte à douter de la réalité, douter de son corps, de ce que l'on voit, ce que l'on ressent. Car nous sommes toujours soumis à nos perceptions et aux filtres de notre entendement face à ce qui nous entoure et nous n'avons affaire qu'à lui.

Pourtant la nausée que ressent le personnage de Sartre : ce malaise physique qui lui faisait douter de la réalité, où le temps semblait s'arrêter pendant qu'il s'attardait sur des détails qui l'entourait. Mais cet état lui prouvait également, qu'il était malgré lui encore vivant.

Car selon lui : « Rien n'avait l'air vrai ; je me sentais entouré d'un décor de carton qui pouvait être brusquement déplanté. Le monde attendait, en retenant son souffle, en se faisant petit – il attendait sa crise, sa Nausée (...) »¹.

¹ Jean Paul Sartre,
La Nausée

Une carte mémoire SD se trouve à l'intérieur de ce livret dans laquelle se trouve un fichier vidéo, rempli d'oubli, de discussions évaporées, des moments vécus et tout de suite effacés par cette vieille dame.

A défaut de conserver ce qui a pu être préservé, je décide de numériser ce qui s'y échappe.

Mais comment conserverais-je l'oubli ?

Et vous comment conserveriez-vous votre oubli ?

Encore faut-il savoir que vous avez oublié. Car l'oubli est oubli que quand quelqu'un de l'extérieur vous fait remarquer que c'est le cas, sinon vous ne le savez pas. Donc il faut être deux.

J'ai écouté pendant plusieurs heures les récits de la vie de cette vieille dame. Elle adore le soleil, l'été, la mer, le bruit des vagues. Elle m'a expliqué le temps et les saisons. Son temps et l'histoire telle qu'elle aurait pu être.

A travers ses paroles, j'écoutais ce qui allait être oublié..
A travers ses souvenirs, j'entendais mon inexistence.
Je voyais les traces dans le sable, jusqu'à ce qu'elles se soient effacées au rythme des vagues : mais « Je ne connais pas cette plage » dit-elle.

Et vous la connaissez-vous ?

BIBLIOGRAPHIE

- Jean Paul Sartre, *La Nausée*, Gallimard 1938
Gilles Deleuze, *Proust et les signes*, Quadrige 2014
Frances A. Yates, *L'art de la mémoire*, Gallimard 1975
Roland Barthe, *La Chambre claire*, Gallimard seuil, 1980
- Chris Marker, *La Jetée*, 1962
Chris Marker, *Immemory*, 1997
Chris Marker, *texte Immemory*, 1997

REMERCIEMENTS

Je remercie tous les professeurs m'ayant aidé à réaliser ce projet, les cours de non-méthodologie de Line Arnaud. Veronique Mori, qui m'a suivi durant cette année pour la rédaction et la réalisation de ce mémoire. Je remercie également Nicolas Gruppo pour ses conseils avisés ainsi que la documentaliste Delphine pour ces précieux livres.

Et surtout celle à qui je dois tout ou presque, la protagoniste principale de ce mémoire : ma grand-mère Huguette.

Achevé d'imprimer en février 2016

Photographies p 3, 11, 29 extraites de la vidéo *Mémoire Symptôme*
de Jenna Laurent

